22

Tout le monde se souvient qu’en août 1973, dans la capitale de la Suède, Jan Erik Olsson à peine évadé de sa prison avait braqué une agence de la Kreditban- ken, pris quatre employés en otages et obtenu que son codétenu Clark Olofsson puisse le rejoindre. On avait eu du mal à libérer leurs captifs car ceux-ci, sympa- thisant à fond avec Olsson et Olofsson, ne voulaient ensuite plus les quitter : les soutenant puis refusant de témoigner contre eux pendant le procès, ils les avaient au contraire défendus puis, une fois le verdict rendu, Jan Erik et Clark retournés en prison, ils y étaient venus les visiter assidûment. C’est ce qu’on a appelé le syndrome de Stockholm, il est devenu très classique mais il n’y a pas que lui.

On se souvient moins en effet que vingt-trois ans plus tard, dans la capitale du Pérou, un commando de guérilleros pesamment armés avait envahi l’ambas-

167

sade du Japon dont il avait également transformé les membres du personnel en boucliers. Mais assez vite, se prenant d’affection pour ceux-ci, se laissant con- vaincre par leurs bonnes manières et leurs objec- tions polies, les révolutionnaires en avaient libéré la plupart puis, cette inclination virant à la franche ami- tié, ceux qui devaient liquider les derniers otages en cas d’intervention policière s’en avouèrent incapables. Ce phénomène a été nommé, lui, syndrome de Lima.

Une combinaison de ces observations effectuées à Stockholm et à Lima, coexistence voire fusion de deux tableaux cliniques opposés, pourrait être désignée syn- drome de la Creuse car après la soirée du confit aux lentilles, un sentiment réciproque a paru naître et s’amplifier entre Constance et ses gardiens. Il a pris une ampleur imprévue quand Jean-Pierre et Christian, ne voyant plus revenir Victor ni Lessertisseur, ont fini par s’inquiéter du sort que ceux-ci, à leur retour, réser- veraient à Constance. Redoutant que leurs dispositions mettent à mal cette harmonie nouvelle, ils ont décidé de mettre la jeune femme à l’abri, prenant ainsi le parti de la protéger de leur propre hiérarchie.

Envisageant diverses retraites, privilégiant les plus discrètes, Jean-Pierre et Christian se sont absentés de plus en plus souvent vers des parcours de repérage. Certes ils laissaient alors Constance livrée à elle-même, libre de fuir, mais un accord tacite semblait exclure cette hypothèse : nul ne l’a jamais envisagée, elle ne

168

s’est même pas présentée à l’esprit de Constance. Il se trouvait au fond pas mal de choses à faire ici – s’occu- per du jardin, aider à la cuisine et au ménage, jouer aux dés ou taper le carton, faire un petit badminton avec Christian pendant que Jean-Pierre surveillait les spaghettis, poursuivre sa lecture du dictionnaire ency- clopédique Quillet : elle en était au volume L-O.

Enfin, Jean-Pierre et Christian ont cru trouver l’idée. Au beau milieu d’une nuit, dans la plus grande discrétion, loin des procédures brutes de son dernier transfert mais au contraire avec d’extrêmes égards, on a fait monter Constance à l’arrière de la Renault grise. On a dû parcourir quelque vingt kilomètres, dans un paysage dont elle n’a rien perçu dans le noir, avant de garer la voiture au bord d’une menue départementale. Sortant en évitant de claquer les portières, on a tra- versé ce qui avait l’air d’un champ, se guidant à l’aide de lampes torches. Au bas d’un invisible bâtiment, on a ouvert une porte étroite accédant à une toute petite pièce aveugle et ronde, vide et tout en hauteur : soit un haut tube vertical scellé d’une échelle métallique dont on a monté les nombreux barreaux, Jean-Pierre grimpant en éclaireur avec sa lampe et Constance le suivant, Christian derrière elle s’abstenait de regarder ses jambes en braquant n’importe où son faisceau.

Au sommet de ce tube se trouvait un minuscule espace, sorte de cockpit entièrement vitré où un tableau de commandes, dont Constance n’a pas

169

compris la fonction, tenait une large place. Jean-Pierre et Christian, de leur mieux, l’avaient aménagé en stu- dette : lit pliant, rangement infime où ils avaient trans- féré quelques affaires, tablette sur laquelle étaient ran- gés les volumes P-R et S-Z du Quillet, point encore attaqués par Constance. Bon, a reconnu Jean-Pierre, je sais que ce n’est pas très vaste mais au moins vous serez bien servie en lumière. Et puis on m’a dit qu’au Japon, ils font des hôtels-capsule encore plus étroits.

Avant de la laisser, cette nuit-là, il a indiqué à Constance que le seul problème serait pour se laver. Pour boire il avait hissé préventivement deux bidons mais, question hygiène, il lui faudrait descendre au bas de l’édifice. Détournée par Christian, une arrivée d’eau vous permettra l’usage de ce robinet – protégé par un paravent monté en canisses – derrière lequel, pardonnez-moi ce détail, nous vous avons prévu un système de toilettes sèches. Malheureusement cette eau ne sera que froide, l’a-t-il prévenue, mais la saison le permet encore. Et puis ici, au moins, vous êtes tranquille. On passera tous les jours vous livrer de quoi manger, on ne sera jamais loin. En cas de pro- blème, a-t-il conclu – enfreignant le protocole élémen- taire du preneur d’otage –, voici un portable pour nous joindre. Vous avez le chargeur ici. Et la prise électrique est là.

Les deux hommes l’ont laissée dormir et, le lende- main, par les amples vitrages, Constance a pu jouir d’une

170

vue imprenable à plus de 180o sur une campagne dont elle ignorait toujours, s’en foutant tout autant, la situa- tion géographique. À intervalles réguliers, ce paysage était furtivement barré par un passage rapide d’espèces d’aiguilles ou de rames, jusqu’à ce qu’elle comprît qu’il s’agissait des pales d’une puissante hélice et qu’elle occupait donc une nacelle d’éolienne, au sommet d’un de ces hauts dispositifs qu’on voit parfois au loin dans les campagnes, quand on passe en voiture. On n’ima- ginerait pas qu’outre leur fonction de transformation du vent en énergie, leurs derniers modèles sont égale- ment – de manière sommaire, il est vrai – résidentiels.

Jean-Pierre et Christian étaient ensuite retournés à la ferme, semblant s’y livrer à de gros travaux dans la journée puis, les soirs, abandonnant toute idée d’y loger. Faute d’hôtel à Châtelus-le-Marcheix, ils avaient pris deux chambres au Campanile de Bénévent-l’Ab- baye, sachant qu’ils abusaient leurs employeurs, en me- suraient les conséquences, mais c’était maintenant le sort de Constance qui leur importait avant tout. S’ils se rendaient chaque jour à l’éolienne, Jean-Pierre se char- geait seul de lui monter sa nourriture, une radio à piles, un vieux Larousse illustré, une Encyclopædia Univer- salis commandée sur Amazon mais qu’il dut redes- cendre faute de place – Christian préférant l’attendre en bas pour ne pas troubler l’intimité de la jeune femme ni risquer d’être encore victime de ses pulsions.

Au bout de quelques jours, Victor les a appelés pour 171

les prévenir que le programme avait changé, qu’on allait libérer Constance et qu’il convenait de s’y pré- parer. Dans une quinzaine, disons. Jean-Pierre et Christian se sont montrés évasifs, dilatoires, ont fait comme si de rien n’était cependant que, toujours pas plus mal qu’ailleurs malgré cette installation précaire, Constance commençait de s’habituer à vivre dans l’éolienne. Allongée la plupart du temps sur son lit pliant pour y lire, le poste branché sur Fip une bonne fois pour toutes, il lui arrivait de scotcher aux vitres des gravures découpées dans le Larousse, détaillant en arrière-plan l’évolution du paysage vers cette fin d’été. Des jours et d’autres jours sont encore passés.

Il ne lui est arrivé qu’une fois d’examiner le gros tableau de commandes occupant toute une paroi de l’habitacle. Constance l’a étudié en espérant, sans trop y croire, comprendre quelque chose au système élec- trique, a vite abandonné cet espoir mais, par jeu, a pressé un bouton juste pour voir, ce qui a paru ne rien changer à l’état des choses. Sauf que, sans qu’elle s’en aperçût, les pales de l’éolienne ont très progressive- ment ralenti le mouvement, se sont arrêtées un mo- ment puis ont repris leur rotation, mais cette fois dans le sens inverse et Constance, sans prendre conscience que l’hélice tournait à présent comme le font les aiguil- les d’une montre est retournée s’allonger, a rouvert son encyclopédie : lettre T, entrée *Trahison*.

23

Une quinzaine de jours, avait donc annoncé Victor. Bon, d’accord, patientons. Mais d’ici là, réglons en vitesse l’affaire Pognel.

Après s’être défait de Marie-Odile qui risquait de comprendre trop de choses de sa vie, Clément Pognel ne quitterait pas pour autant la rue de la Chine où il continuerait à vivre quelque temps. D’abord, il a dû s’activer dans les heures qui ont suivi son geste. Avant que se raidisse le cadavre de la coiffeuse, il l’a traîné – plus lourd qu’on ne l’aurait cru – dans un cagibi où il l’a plié pour qu’il y occupe le moins de place pos- sible, avant de l’envelopper dans un couvre-lit qu’il a maintenu à l’aide de pinces à linge. Cela fait, sous le regard intrigué du chien Biscuit, Pognel a procédé à un ménage sommaire dans la cuisine, remettant à plus tard de la lessiver plus soigneusement. Puis il est sorti faire pisser Biscuit, tâche dont il s’est régulièrement

173

acquitté les jours suivants, profitant de ces sorties pour acquérir divers produits acides et dissolvants, bidon par bidon, chaque fois dans des grandes surfaces ou drogueries différentes.

Car au bout d’un moment, ce corps, il a bien fallu le faire disparaître pour les raisons qu’on imagine et qui se sont vite imposées. Ayant accumulé suffisam- ment de matériel chimique rangé près de la baignoire, Pognel s’est acquitté de cette tâche selon des techni- ques sûres, recueillies auprès de professionnels pen- dant son séjour en prison et qu’il n’est pas utile de développer. Ce faisant il a pris soin de ne pas endom- mager, pour autant, cette baignoire. Après cette opé- ration longue, ingrate, il a soigneusement nettoyé l’appartement, pièce par pièce, objet par objet, effa- çant toute empreinte et ne touchant plus à rien qu’avec des gants de ménage. Le chien observait ce spectacle sans intervenir, sans doute conscient que mieux valait se tenir à carreau : craignant Pognel vu le traitement qu’il avait infligé à sa patronne, autant ne rien faire et ne pas s’exposer à de nouveaux accès de violence.

Biscuit, au début, s’est donc borné à se montrer passif sans rien laisser voir de sa réticence à l’égard de Pognel qui, sachant l’animal inapte par nature à témoi- gner de son acte, a cependant commencé à s’attacher à lui. Entreprenant de le séduire, il a commencé à le nourrir mieux, substituant à ses croquettes de base d’autres croquettes de luxe – 86 % de viande de

174

volaille enrichie d’huile de saumon pour un apport en oméga 3 et en oméga 6 – auxquelles, opportuniste et n’écoutant que son ventre, Biscuit n’a pas su résister. S’occupant de lui avec attention, le brossant, l’épouil- lant et le lavant régulièrement, Pognel s’est mis en tête de lui laver aussi le cerveau, ne serait-ce qu’en lui attribuant un nouveau nom plus à son goût, plus viril, plus sérieux, avant de l’entraîner aux nouveaux exer- cices non moins sérieux que permet la race des bea- gles : garde, assaut, chasse, combat. Toutes ces atten- tions produiraient leur effet – car il arrive hélas que les chiens ne soient pas moins ingrats, pas moins oublieux que les hommes – et, assez rapidement, Pognel et l’animal sont devenus copains comme cochons, même s’il a fallu un peu de temps à Biscuit pour s’habituer et réagir sur-le-champ à sa nouvelle identité : Faust.

Mais tout cela se développerait plus tard car, par précaution, on n’allait pas s’éterniser rue de la Chine. Après avoir encore effacé la moindre trace de son passage, Pognel a donc quitté l’appartement, claquant la porte en tenant Faust en laisse. Là résiderait d’ail- leurs son erreur. Car, même si Marie-Odile était sans famille, on finirait par s’inquiéter de son absence au salon de coiffure, on l’appellerait en vain, on sonnerait chez elle sans résultat puis, voyant déborder son cour- rier de sa boîte, on se résoudrait à prévenir la police qui, entrée de force sur les lieux, ne trouverait d’abord

175

rien. Cependant comme elle insisterait, malgré l’atten- tif lessivage de Pognel et tout malin qu’il soit, les tech- niciens finiraient par trouver une trace ADN, tout bêtement sur la poignée de la porte claquée : on ne saurait penser à tout.

Clément Pognel, ainsi, a disparu accompagné par Faust. Bien que nous nous soyons targués un jour d’être mieux informés que tout le monde, force est d’admettre qu’à présent nous ne savons pas où il est passé. Mais faisons confiance à nos informateurs qui devraient nous tenir au courant, ils sont alertés, nous verrons. En attendant, le sujet Pognel étant, vu son passé, connu des services de police, la trace a permis de l’identifier promptement. Tout aussi vite l’affaire est remontée à Objat qui a aussitôt pris rendez-vous avec le général : Je vous attends dans une heure, a dit Bourgeaud – et trois quarts d’heure plus tard, tripo- tant un Panter Silhouette à l’arrivée d’Objat : Quoi de neuf ?

Le garçon, lui a rappelé Objat, que j’avais trouvé pour jouer le rôle du commanditaire, eh bien ce gar- çon a perdu les pédales. Il a d’abord démoli un type qui travaillait pour lui. Donc pour nous ? s’est inquiété le général. Bien entendu, l’a rassuré Objat, comme les autres, mais ça ne lui a pas suffi. J’avais réussi à le fixer chez une femme, eh bien cette femme il l’a tout simplement dézinguée. Elle émargeait aussi à nos ser- vices ? a sourcillé le général. Non, a dit Objat, elle

176

était hors du coup. C’est toujours ça, s’est félicité Bourgeaud en extrayant de sa poche un briquet Bic, mais c’est quand même bien malheureux. Et lui, vous le connaissez bien ? J’ai toujours pris soin, a précisé Objat, de le garder à distance. Je ne communique avec lui que de loin. Le général a fait jouer la mollette du briquet, s’est ravisé, l’a rempoché, a rangé son Panter.

Ce sont les aléas, notez, a-t-il fait observer. En règle générale, cela nous arrange plutôt. Quelques maillons sautent de la chaîne, ça simplifie le tableau. Il n’empê- che que c’est désolant. Enfin bon, reste à récupérer la fille, vous croyez qu’elle est mûre à présent ? Après trois mois de traitement, a estimé Objat, je dirais qu’elle peut être opérationnelle, il faut voir. Voyez, voyez, a conseillé le général, faites au mieux. Surtout pas de précipitation. Vous affinez le processus, vous me tenez au courant. À vos ordres, a déclaré Objat.

24

Ces derniers jours, du côté de Lou Tausk et de Nadine Alcover, rien n’est advenu de très neuf sauf que l’idée de partir au bout du monde s’est un peu estompée. C’est qu’à la réflexion, le monde avec ses guerres actives ou larvées, ses raideurs ethniques, poli- tiques, religieuses, tribales, raciales, claniques, ses frac- tures nucléaires, sa mise en coupe réglée, son terro- risme et son tourisme et ses mêmes magasins partout, eh bien ce monde on en reparlerait plus tard, on est très bien ensemble et on n’est pas plus mal chez soi, et allons donc baiser. En revanche s’est maintenue l’idée d’un dîner, proposée par Nadine Alcover qui, dans cette perspective, a tenté de joindre Lucile au téléphone.

Mais Lucile, pour l’instant, n’est pas en mesure de parler car elle s’occupe encore, toujours à sa manière profonde et lente, de Maurice Lessertisseur gisant sur

178

son lit médicalisé, les bras le long de son corps pansé et perfusé. Lucile est attentive, méthodique, dévouée : dès lors que le blessé le lui a suggéré, voilà l’opératrice aussitôt en besogne. Ce qui nous rassure à maints égards sur le sort de cet homme : outre son contente- ment génital immédiat, Lessertisseur n’est pas assez amoché par sa lésion pour se voir interdire pareil trai- tement, des fleurs égayent son chevet, la fenêtre donne sur un parc, sa disposition d’une chambre individuelle dans une clinique de l’ouest parisien laisse penser qu’il bénéficie d’une bonne couverture sociale. Lessertis- seur est heureux, ne pense à rien, ne veut plus entendre parler pour le moment de sa mission ni de sa hiérarchie.

Du côté de celle-ci, Paul Objat est en route. L’expérience en cours sur Constance lui semble avoir assez duré pour qu’il se permette maintenant, avec l’aval du général, d’aller récupérer la jeune femme. Il a donc entrepris le voyage vers la Creuse à bord d’un véhicule de service banalisé, préférant aux auto- routes les nationales et départementales car il n’est pas pressé : le temps jouerait plutôt, croit-il, en sa faveur. De Paris à Châtelus-le-Marcheix, si l’on emprunte ces voies secondaires, c’est un joli voyage vertical en France d’à peu près quatre cents kilomè- tres. On peut y traverser des paysages pas mal, pas toujours terribles mais parfois vraiment pas mal. Parti de la caserne assez tôt, Objat s’est même autorisé un détour aux deux tiers du parcours, s’arrêtant pour

179

déjeuner dans un restaurant à étoiles repéré dans le guide Rouge.

C’est vers dix-sept heures, sous un soleil déclinant d’automne, qu’après avoir franchi sans encombres la frontière entre l’Indre et la Creuse, Objat a emprunté la petite route sinueuse et forestière qui, dans un coude à gauche avant Châtelus-le-Marcheix, propose une dérivation vicinale vers la ferme. Il a suivi, bitumé puis caillouteux, non sans ornières ni fondrières, ce chemin jusqu’au bâtiment près duquel aucune voiture n’était garée : Objat a levé un sourcil. Descendu de la sienne, il s’est dirigé vers la porte qu’il n’a pas trouvée verrouillée puis, en entrant, il a découvert le nouvel état des lieux.

Car non seulement la ferme avait à présent l’air inoccupée, mais elle avait été repensée à fond, repeinte, réaménagée, débarrassée de tout son vieux contenu. Un mobilier sommaire fleurant sa grande surface, chez But ou Super-U plutôt que chez Ikea, remplaçait l’ancienne installation. La table était nou- velle comme les chaises – un anneau de plastique ayant maintenu une étiquette pendait même encore au bar- reau d’une d’entre elles. Le coin cuisine était aussi rénové, simple mais pratique : trois plaques à induc- tion à la place du réchaud, un micro-ondes, un mini- réfrigérateur vide. Devant l’ancienne cheminée murée se tenait un radiateur électrique à inertie chaleur douce et à roulettes, plus rien ne décorait les murs

180

d’où s’échappaient encore des effluves de peinture. Monté à l’étage, Objat a observé un tableau similaire : de l’ancienne chambre occupée par Constance il ne restait rien non plus, à présent seulement équipée du même genre de mobilier minimum bon marché, mais tout aussi flambant neuf : penderie et table de nuit en polypropylène, lit monoplace avec literie synthétique pliée dessus.

Objat hochait la tête, souriant à peine en descendant les marches puis malgré son contrôle de soi, ressorti dans le jardin, il n’a pu s’empêcher d’écarquiller : on ne s’était pas borné à transformer l’intérieur de la ferme mais jusqu’à ses abords et notamment, zénith de la métamorphose, le grand tilleul lui-même n’était plus là : disparu. Ou plutôt pas vraiment plus là, pas réellement disparu car lui dont les branches et le feuil- lage prodiguaient un doux ombrage, apaisant, par- fumé, se tenait à la même place mais sous une autre forme : débité en bûches régulières et assemblées en parallélépipède rectangle (4 2,50 1,20), il n’offrirait plus désormais son ombre interstitielle qu’aux insec- tes, lézards, rongeurs et autres petites bêtes et encore pas toujours, surtout en début et en fin de journée quand le soleil est bas dans le ciel – ce qui était en cet instant de plus en plus le cas.

La nuit tomberait sous peu : Paul Objat a extrait du coffre de l’automobile un sac de voyage contenant quelques effets, préférant s’installer ici plutôt que

181

chercher un hôtel dans la région. Certes on – Jean- Pierre et Christian, qui d’autre ? – avait rendu les lieux impersonnels et neutres mais, somme toute, plus confortables qu’ils n’étaient. S’étant acheté deux sand- wiches sur la route, il s’est assis pour les manger : il a entendu le bruit de ses mâchoires dans l’odeur de la peinture fraîche, il a regretté l’absence d’un poste de radio, il est monté faire son lit à l’étage.

Dès le lendemain matin, et tous les jours suivants, Objat a entrepris d’arpenter la région, s’étant procuré des cartes IGN au 1/25 000e. Quelque chose lui disant que Constance, disparue de la ferme sans laisser aucune trace de sa présence, ne pouvait pas se trouver très loin, il a systématiquement exploré le périmètre, voie par voie, écart par écart, pendant près d’une semaine, cochant ces lieux l’un après l’autre, sans aucun résultat. Jusqu’au moment où ces investigations lui ont paru vaines, qu’il n’a pas été loin de se décou- rager – ni de se demander comment il allait expliquer les choses au général Bourgeaud.

Jusqu’au moment où, passant pour la dixième fois sur une départementale dont il avait prospecté chaque dérivation, il a longé un vaste pré au fond duquel, déjà, sa vision périphérique avait enregistré un champ d’éoliennes alignées, tournant paisiblement. Mais un déclic a dû se produire cette fois dans son organisation perceptive, comme la prise de conscience floue d’un détail qui clochait, car il a soudain freiné, s’est arrêté,

182

repartant en marche arrière jusqu’à stopper encore en plein milieu de la route à hauteur de ces aérogénéra- teurs dont il a considéré plus attentivement le tableau, sous un beau soleil d’arrière-saison. Il lui a fallu peu de temps pour constater que l’hélice d’une des éolien- nes tournait en sens inverse des autres et, à nouveau, il a souri.

Après avoir garé sa voiture sur le bas-côté et coupé le moteur, son sourire s’est élongé quand il a observé que, depuis cet accotement, une ligne foulée par de probables allées et venues fréquentes entre la route et l’éolienne s’était creusée en sillon dans l’herbe jaunis- sante. Il est descendu de la voiture, a emprunté ce sentier tout en fouillant ses poches dont il a extrait une fine tige métallique, toujours utile dans son métier. Parvenu au bas de l’éolienne, la tige lui a permis de crocheter vite fait la porte de cette colonne, intérieurement garnie de barreaux qu’il a grimpés. Au sommet des barreaux se trouvait une trappe qu’Objat n’a pas eu de mal à sou- lever, avant de passer la tête et de découvrir la nacelle, son minuscule volume submergé de lumière, son ameu- blement sommaire comptant une sorte de couchage lilliputien sur lequel, en écoutant *Y’en a des biens* par Didier Super sur Fip, Constance était en train de relire l’article *Tuerie* de son encyclopédie.

Oh, Victor, s’est-elle exclamée à la vue de cette tête qui venait de saillir du sol. Ça faisait un bon moment, dites donc. Vous étiez passé où ?